

L'Humanité

hebdo

LA CHRONIQUE
d'Evelyne Pieiller

Petites et grandes histoires de la soul

C'est un peu compliqué de définir la soul music. À peu près autant que le rock'n'roll. Parce qu'au fond, c'est une question d'amour. Quand on aime la soul, on la voit à l'œuvre dans toutes les musiques noires des États-Unis qu'on trouve importantes. Du coup, on est assez désinvolte côté distinctions techniques : allons, le rhythm and blues, quand il est enthousiasmant, c'est de la soul... Le funk, quand il est survoltant à l'intérieur, c'est de la soul. Les puristes en sont alors muets de saisissement. Mais les musiciens sont d'accord : oui, soul et rhythm and blues et funk, c'est tout pareil et quand c'est mauvais, bah, c'est de la soupe. Et voilà. Prince, c'est du rhythm and blues... ou de la soul. Marvin Gaye, itou. L'auteur de ce gros essai pensait initialement en puriste. La soul n'est pas le rhythm and blues qui n'est pas le funk : les musiciens qu'il a rencontrés étaient plus flous. Ce qui décontracte. Guralnick va donc ne plus tenir compte de ces étiquettes, et raconter à la « soul » sudiste, celle des années soixante, celle du label Stax et du studio Muscle Shoals, pour l'essentiel. Rien sur Motown – Diana Ross, Marvin – passons. C'est un choix d'amoureux un peu buté, dont l'intérêt tient avant tout à la précision de l'enquête et aux anecdotes. Soyons franc, ce sont les anecdotes qui charment.

Évidemment, pour apprécier le livre de Guralnick, mieux vaut être un ravagé de Solomon Burke, d'Otis Redding, ou de James Brown ; mieux vaut être un admirateur assez éperdu de ces musiques incroyables qui tiennent de la prière et du slow torride, de la fièvre érotique et de l'élan mystique, de la douleur d'exister et de la pure jubilation d'exister. Sinon, on calcifiera d'ennui, sauf à s'intéresser passionnément à la ségrégation dans les États du Sud et aux luttes pour l'égalité des droits civiques. Guralnick n'est pas un charmeur, ni un lyrique. C'est un journaliste tatillon et respectueux, qui entend éviter les clichés : très peu de détails people, mais les noms des musiciens des sessions même obscures. Heureusement, il y a le très souverain Solomon Burke, évêque et entrepreneur de pompes funèbres, roi de l'initiative qui rapporte et voix sublime qui donne accès à l'amour des autres ; il y a le teigneux Wilson Pickett et le tétanisant James Brown et les légendes frétille malgré tout, et la soul, c'est une histoire, le gospel qui devient profane, c'est un feeling, mais c'est aussi un business, en un temps où l'industrie du disque dans le Sud en était à ses balbutiements, et où s'inventait le bricolage en studio. Chez Guralnick, on salue Ray Charles et Aretha Franklin, Joe Tex et Al Greene.

On accompagne les fondateurs assez inspirés qui vont permettre qu'existent les disques, on entend parler d'argent et d'accords de guitare. Il y a Sam Cooke of course et Carla Rufus ; il y a Sam and Dave et Isaac Hayes ; il y a le KKK et les « fraternités », les cercles étudiants qui programment des concerts « blacks » ; il y a la puissance de la foi qui vient parfois illuminer le chanteur et parfois lui interdire de continuer ; il y a la lutte pour la dignité, et le développement d'une musique qui ne cherche pas à se blanchir (il suffit d'écouter James Brown), mais en même temps, cette musique-là espère bien un jour se vendre et être au Top Ten ou apparenté, et, dans un « climat racial tendu », des Blancs et des Noirs travaillent ensemble, les Blancs sont propriétaires des studios, d'accord, mais pas uniquement, il y a des musiciens blancs, et des chanteurs blancs qui pratiquent la soul, comme Dan Penn. On le lit comme on veut, ce livre-là, on peut y suivre comme un fil rouge l'épopée de Stax, petite entreprise familiale qui devient une corporation valant des milliards. On peut y sautiller en repérant ses préférés. On peut s'y appuyer pour se familiariser avec les « grands », en le suivant de Sam Cooke à Booker T. C'est peut-être le mieux : écouter la musique, apprendre où, comment, pour et contre quoi elle s'est chantée, écouter la musique... On n'est pas obligé de suivre Guralnick quand il voit là « le rêve américain » réalisé. On peut regretter qu'il y ait si peu de mise en perspective avec le rock, le blues, le jazz. Mais on rêve sur ces rencontres, ces séances d'enregistrement, ces concerts bouleversants. La discographie, commentée avec une passion soudaine, est le meilleur mode d'emploi de l'ouvrage. Et il ne s'agit définitivement pas de se « cultiver », mais d'être heureux en entendant la peine devenir danse, la ferveur devenir liberté.

Peter Guralnick, Sweet Soul Music-Rhythm and Blues et rêve sudiste de liberté. Traduit de l'américain par Benjamin Fau. Allia, 509 pages. 23 euros.